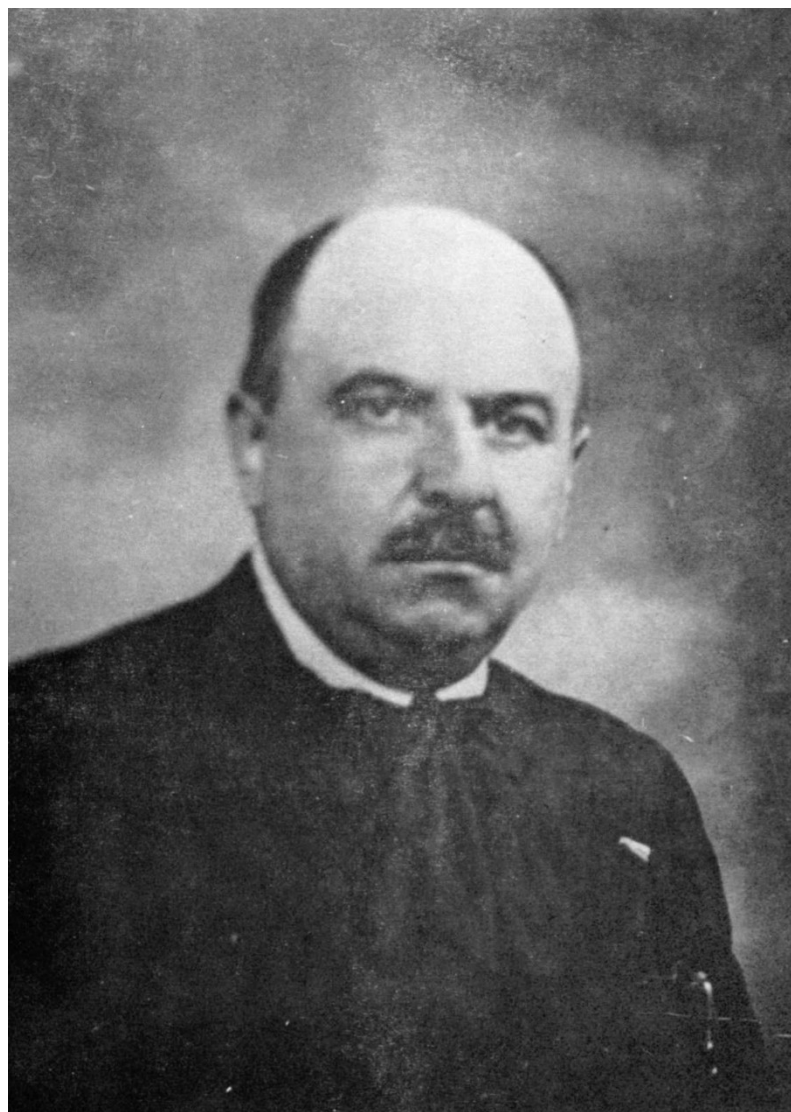


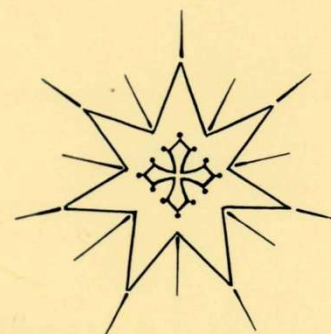


LOUIS FOURMAUD

Majoral du Félibrige
(1888-1944)

**SA VIE
SES ŒUVRES**

LA DOUMESTICO
DOULOUR DE PAIRE



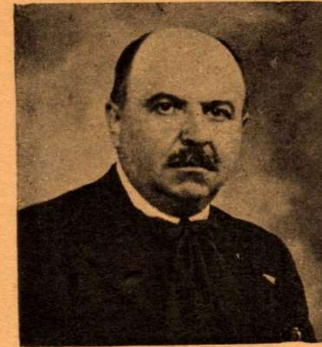
IMPRIMERIE BENE
NIMES

Louis FOURMAUD

DOULOUR

DE

— PAIRE —



Louis FOURMAUD
de Marsihargue (Erau)
Majourau dou Felibrige
(Cigalo d'Aquitani 1942)

DEMPIEI LOU SOUMBRE JOUR...

Dempièi lou soubre jour ount an pali li rai
De l'Estello pintrado au lindau de ma porto,
Vive lou tèms fali de mis espèro morto
Au founs d'uno doulour abenado jamai.

En plen defeci uman, vuege de mi pantai,
Dins soun tènre soulas la Fe soulo me porto
Enaurant vers lou cèu moun amo gaire forto,
Mai alabro de bèure i sorgo dou vérai.

Coume uno branco eissucho au flambèu dou passat
Vers lou lume cremant aliuncha de mi rèire
Aro vese moun fió tout lest à s'amoussa.

E moun cor maucoura n'es plus qu'un simple prèire
D'aquélo Terro maire ount lis aujou pacan
M'añ ensigna jouvènt à laura di dos man.

Louis FOURMAUD

Marsihargue lou 25 de setèmbre 1943

Qui mieux que Jean Marc Daumas peut nous parler de Louis Fourmaud, si ce n'est que Pierre Causse, mais l'intervention de ce dernier à l'issue d'une conférence est, tout comme la conférence, introuvable, (sait-on jamais...)

LOUIS FOURMAUD : CENT ANS DE PRESENCE

Voilà cent ans naissait Louis Fourmaud.

« Louis Fourmaud ? Qui est-ce ? » demanderont quelques adolescents, admirateurs de Michael Jackson ou de Madonna. Ne nous laissons pas émouvoir par cette ignorance, et ne croyons pas Louis Fourmaud oublié. Nous savons que le gros des hommes se tourne vers de vaines idoles, et que la culture, le sens de la beauté authentique, ne sont l'affaire que de quelques-uns. L'important pour l'artiste n'est pas de plaire à beaucoup, mais de plaire longtemps. Aujourd'hui, un siècle après sa naissance, près d'un demi-siècle après sa mort, Louis Fourmaud, par son œuvre délicate, plaît encore à ceux qui ont conservé ces trésors : la langue provençale et le goût des belles lettres. Aussi vous qui, insoucieux des dieux de la télévision, pouvez encore goûter la saveur d'un poème, vous qui vous délectez du plaisir de tourner les feuillets d'un livre, c'est à une fête que nous vous convions, une fête simple mais intense, une fête poétique : un échantillon de l'œuvre de Louis Fourmaud.

Louis Fourmaud est semblable à nous tous, en cela qu'il est un fils de la terre ; un paysan dont les origines et la destinée sont liées à la glaise de la Vistrenque, dont les préoccupations naissent des difficultés du monde viticole, dont le cœur est plein de l'amour de notre région et de nos traditions, de l'amour de Dieu et... des taureaux.

Mais Louis Fourmaud nous est aussi infiniment supérieur, car sous son enveloppe charnelle habite une de ces

âmes choisies, une de ces âmes à qui le ciel a donné pour mission de traduire en langage humain le chant du monde. Il nous est infiniment utile, puisqu'il nous enrichit de secrets de la nature, de correspondances entre les choses que notre perspicacité d'hommes ordinaires n'aurait jamais percés. Poète, comme d'autres ont dans leur bibliothèque un dictionnaire « latin-français », il a dans l'âme un dictionnaire « voix de la nature-langage des hommes » et de ce don céleste naît le lien entre notre cœur plein d'interrogations et ces mystères qui le dépassent.

Aussi plus que jamais devons-nous le relire. A notre époque de mutations traumatisantes, où la technologie semble échapper à la maîtrise de l'homme, où tant d'écoles remettent en question sa dimension métaphysique, c'est peut-être vers les poètes que doit se tourner notre cœur pressé d'angoisses. Et le ciel, qui pourvoit aux besoins des hommes, en donne autant qu'il faut à chaque époque et à chaque pays. Ainsi pour que les enfants de ces contrées méridionales sachent qu'ils ont derrière eux, dans le temps, une langue, une tradition, une histoire, et qu'il leur est à charge de perpétuer ces biens, la Providence a envoyé, tel un soleil dans le ciel poétique, Mistral, et, après lui, toute une pléiade d'étoiles qui, pour notre siècle et nos villages, ont nom Abric, Arnaud, Vezian, Fourmaud, Bataille... Victor Hugo lui-même ne dit-il pas :

*Toute idée, humaine ou divine,
Qui prend le passé pour racine
A pour feuillage l'avenir ?*

Aussi, à l'heure du langage informatique, et sans nous en effaroucher, ne craignons pas non plus de nous replonger dans la phrase chantante de Fourmaud, dans son rythme incantatoire et ses sonorités suaves. Et relisons-le dans le texte, instruits par l'adage italien « Traduttore, traditore », la poésie étant plus dans l'art de dire que dans le dire. Pre-

nons-en pour exemple les derniers vers de *La mort d'ou viè gardian* :

*Lou pople santen e li gènt di mas,
Au brut di campano,
An di qu'èro mort dins un grand soulas.*

Pour créer cette sérénité, le poète a choisi le décasyllabe, de préférence à l'octosyllabe, trop léger pour le sujet, et à l'alexandrin, dont la solennité aurait nui à l'atmosphère intimiste qu'il s'agissait d'établir. Mais il fallait aussi donner une impression d'équilibre, cet équilibre intérieur du gardian, qui rejoint le grand équilibre universel. Et pour cela, Fourmaud délaisse le rythme traditionnel du décasyllabe, qui est le rythme 4/6 ; il aime mieux employer le rythme 5/5 dont la symétrie est plus apte à traduire, au delà des mots eux-mêmes, l'apaisement retrouvé :

An di qu'èro mort dins un grand soulas.

La traduction, pourtant soignée et juste donne ceci : « Le peuple saintin et les gens des mas ... Ont dit qu'il était mort dans une grande sérénité. » Il n'y a plus de rythme 5/5 ; et qui niera que « un grand soulas » soit plus évocateur que « une grande sérénité » ? Louis Fourmaud n'écrivait pas pour être traduit puisque, lorsqu'il l'a jugé utile, il a directement, et avec autant de bonheur, mis sa plume au service de la langue française.

Et de quoi nous entretient Louis Fourmaud ? Indifférent aux errements de notre époque, qui croit qu'il n'y a de mérite que dans l'extravagance, il traite les thèmes éternels et communs à toutes les cultures : le lien de l'homme et de la terre — ce n'est pas qu'il soit fort à la mode aujourd'hui, mais dès que les hommes le perdent de vue, il leur manque confusément — ; l'amour, qu'il vécut aussi romanesque qu'il le chanta ; la mort, qui le frappa plus fort quand elle lui ravit sa fille que lorsqu'elle devait le ravir lui-même.

Car Louis Fourmaud mourut au bonheur le 28 décembre 1940, quand

*Morto es Mirèio, ma Chatouno,
— E dins si bèu des-e-nòu an
Coume uno rose que boutouno —
Ero facho pèr li poutouno.
L'ai perdudo, èro moun enfant !*

Cette Mireille, ainsi nommée en hommage évident au Maître de Maillane, le poète la pleurera. Après Cicéron, Malherbe, Hugo, il aura à connaître la douleur du père dépossédé, sans doute la pire de toutes. De là naîtront ses plus beaux vers. Mais nous payons cher le plaisir que nous prenons à leur lecture : *Doulour de Paire* est son dernier recueil. Ce mal du cœur emporta bien vite Louis Fourmaud, nous privant des merveilles qu'il n'a pas eu le temps d'écrire. Qu'importe ! Il en a fait assez pour mériter la reconnaissance des amoureux de la poésie languedocienne, et leurs hommages.

Aussi nous était-ce un devoir, au double titre de son petit-neveu et d'historien de Marsillargues, de célébrer ici sa mémoire.

Mais le plus bel hommage qui se puisse rendre à Louis Fourmaud émane du R.P. Causse, majoral du Félibrige, qui nous vint dire à l'issue d'une conférence sur le poète : « On parle toujours du Languedoc qui combat et de la Provence qui chante, vous voyez que le Languedoc sait aussi chanter. »

Jean-Marc DAUMAS,
Docteur en Histoire,
Professeur à la Faculté de Théologie
Réformée d'Aix-en-Provence,
Membre de l'Académie des Sciences, Agriculture,
Arts et Belles-Lettres d'Aix.

EDICIOUN D'ARO

A l'Acadèmi de z-Ais, centenàri de la neissènço dóu pouèto Majourau, Louis Fourmaud

Lou 6 de desèmbre, lou pastour Jan-Marc Daumas, de la Faculta de Teoulougio proutestanto de z-Ais, a parla, à l'òcasioun dóu centenàri de sa neissènço, dóu felibre Louis Fourmaud, Majourau dóu Felibrige e pouèto en mico.

Nascu à Massihargue, lou 4 d'òutobre 1888, d'uno famiho de pèd-terrous, Louis Fourmaud restè, touto sa vido, estaca à soun Vidourlo natau, emai si vesin tratèsson li Massiharguen de bajan e de badaud. Mai acò 's frequènt entre vilage.

Louis Fourmaud aurié vougu èstre veterinari. Bon escoulan dóu licèu de Mountpelié, èro uno causo forço poussiblo, se la crisi vinicolo avié pas rouina si gènt e coustren Louis Fourmaud au mestié de si paire.

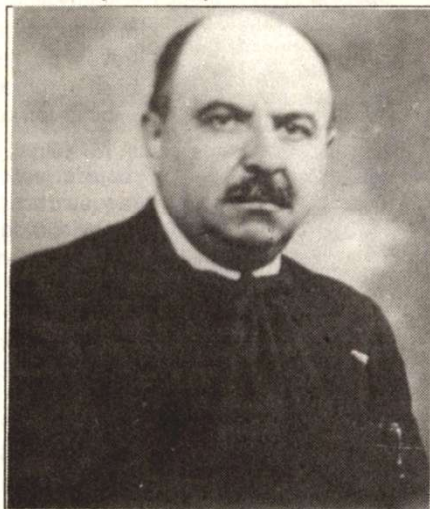
Mai es deja pouèto, pouèto francés, autour de vers que parèisson dins un journau de l'endré: "Le Fanal". D'un païs de gardian, a la passioun di chivau e di biòu. A soun chivau que ié dis Kroumir.

Un cop fa soun tèms de sòdard, s'amourousis d'uno chato, Jousefino, que vòu espousa. Mai es proutestant, elo es catoulico, e li parènt de Louis volon pas d'aquéu maridage. Tant pis. Se maridaran quant meme e restaran facha emé si gènt fin qu'à la neissènço de sa proumièro chato, Susano.

Louis Fourmaud es pouèto. Escriéu en prouvençau, valènt-à-dire dins la lengo

de Massihargue que s'atrovo èstre, en terraire lengadoucian, la lengo de Mistral. De pres, n'a de pertout, escriéu dins tóuti li revisto felibrenco. Mai es la guerrou que Louis va faire, dóu proumié jour au darrié, persegui pèr aquel amour de sa terro que ié fai escriéure si meior pouèmo. E pièi, vaqui la pas. Lou 13 d'avoust 1921, nais, dins soun oustau, uno segoundo fiho, en quau dounara lou noum de l'erouïno mistralenco: Mirèio.

Lou 5 de jun 1927, pèr la Santo Estello de



Louis Fourmaud

Mountpelié (qu'acò's de vièi souveni !), Louis Fourmaud es fa mèstre en gai sabé, ço qu'es que justici. La memo annado, la causo vau d'èstre signalado, uno coumèdi d'éu, "La Doumestico", es jogado, emé sucès, à Paris.

Entre tèms, an crea, emé lou boulangié Abric, l'Escolo dóu Vidourlo e Louis Fourmaud escriéu, tóuti li semano, dins **L'Echo du Vidourle**, d'article que signo "Lou Vidourlen de semano". Escriéu tambèn dins *Le Petit Méridional* (an coumta 545 article), ounte pren la defènso de la viticulturo en dangiè.

D'aiours, Louis Fourmaud a uno vertadièro voucacioun soucialo. L'on lou trovo à la tèsto de mant uno associacioun viticolo o autro (Clube taurin, Paumo academico, etc).

Fau-ti dire qu'es de tóuti li fèsto, acoumpagna de si chato, qu'es fièr de moustra en coustume d'Arle.

Ailas ! en desèmbre 1940, Mirèio, qu'es fiançado em'un brave garçoun, toumbo malauto e mor lou 28 de desèmbre. Avié dès-e-nòu an. Lou desespèr de Louis es immènse. La mort de sa chato fai de la vido tras qu'urouso de Louis uno vido insoufrablo. D'aquelo terriblo esprovo leissara un libre de pouèmo qu'a pèr titre: **Doulour de Paire**.

D'aquéu libre, Leoun Teissier dira: "Es impoussible de pas èstre esmougu

davans tàli lagremo vivèto. Vaqui de vertadièro pouèsio, ounte Hugo segur es pèr rèr, mai que l'Aubanel de La Mióugrano Entreduberto aurié signa."

Fa Majourau dóu Felibrige en 1942, vendra à-n-Arle que l'an d'après. Mai es malaut. Dins sa vido, desenant la doulour es la plus forto. Escriéura un darrié pouèmo en jun 1944 e mourira lou 1é de juliet 1944. Avié 56 an.

Jan-Marc Daumas, qu'es lou rèire nebout de Louis Fourmaud, es esta forço aplaudì pèr li mèmbe de l'Acadèmi que, se coumprenon, pas tóuti lou prouvençau, soun sensible à sa musico.

Jean-Marc Daumas a publica un libre: **Louis Fourmaud, sa vie, ses œuvres**, ounte lou legèire trouvara, en mai dóu tèste de J.-M. Daumas, **La Doumestico e Doulour de Paire**, qu'a juja èstre lis obro majouralo de Louis Fourmaud, qu'a forço escri e que, ço fasènt, a apoundu soun noum i pouèto qu'an ilustra, dins li proumié tèms dóu Felibrige, lou vilage de Massihargue, patrio, se lou sabias pas, d'aquéu Guihaume de Nogaret, fidèu de Felipe lou Bèu e que se n'es pres au papo Bounifaci VIII que Dante fen de rescountra en Infèr, alor qu'èro pas encaro mort. Biais de ié metre quand meme:

Sei tu già costì ritto, Bonifazio ?

R. J.

Mistral paysan.

Parler de « Mistral Paysan », c'est vouloir compter toute sa vie et expliquer toute son œuvre. Le cadre de cet article n'y suffirait pas, et c'est plutôt une affirmation qu'une démonstration que présenteront ces quelques lignes.

La race est la racine d'où monte la sève. Avant de naître, Mistral était nourri de cette sève, qui est le sang des êtres humains. Maître François Mistral, propriétaire du mas du Juge, patriarche de la terre, et pétri d'elle, vivifie son sang en épousant la jeune glaneuse Adélaïde Poulinet. On sait qu'il avait cinquante ans, sonné, lorsqu'il se maria avec la fille du maire de Maillane, qui en comptait à peine vingt-quatre.)

Quand Frédéric naît, il n'y a point miracle, mais loi de la nature.¹

L'enfant court dans les chaumes, butte aux mottes des guérets, tombe dans l'eau des roubines, converse en langue provençale avec les laboureurs et les valets, avant de connaître le français qu'il apprendra par les livres.

Il en restera marqué pour la vie « Raço racejo ».

Le mas du Juge eût-il traversé ces périodes de crise que tous les agriculteurs connaissent et redoutent, le jeune Frédéric n'en eut pas moins été lui-même.

La terre inspiratrice demeurait l'œuvre n'eût rien perdu de sa grandeur.

À quatre-vingt-trois ans, le père François Mistral allait encore briser les mottes de son champ, et le poète, aux Noces de son neveu, a pu écrire « Nous avons tenu la charrue avec assez d'honneur, et conquis le terroir avec cet instrument. »

Sans le mas du juge, sans ses travaux quotidiens qu'accomplissent dans leur magnificence tous les paysans, Frédéric Mistral n'eût jamais été l'homme de génie, le père de la patrie dont la Provence fête le centenaire.

Son baccalauréat passé, le premier mouvement de cet adolescent est d'écrire à Romanille : « Que je suis content, je m'en vais travailler la terre ».

Heureusement, la situation du Mas est florissante. On n'a pas besoin de lui pour labourer. Pendant un an, il reste dans une indécision productive, puisqu'il lit un livre ouvert, les travaux de la nature. Son père l'enverra parachever ses études à la Faculté de droit d'Aix. Au retour sa plume n'en sera que plus expérimentée pour peindre fidèlement ce que chaque jour défile sous ses yeux.

Encore lycéen, il avait écrit : « Les moissons poème en quatre chants, puis : » La fin du Moissonneur », ensuite : « Mireille », où toujours sous la même inspiration, le vers célèbre :

« Car cante que pér vautre, o pastre e gèns de mas »

C'est un paysan du Midi que voit en lui Lamartine, et c'est un paysan qui lui offre son livre :

« Te consacre Mirèio : es mon cor et mon amo
Es la flour de mis an,
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un paisan »

Seul Barbey d'Aurevilly s'étonne, un paysan, d'après lui, ne peut être qu'un pâtre en blouse et un sabot, « assis sur du varech ». C'est bien méconnaître les hommes de la terre qui même en 1850, surtout dans les familles des « ménagers », avaient déjà une conception orgueilleuse de

¹ « Mascle viei e femelle jouino »

leur travail. Quoique d'origine normande, le « connétable des lettres », nourrit de littérature, ne connaît pas ne connaît les paysans qu'à travers elles.

Grand est le chagrin du jeune poète de se voir, après la mort de son père, obligé d'abandonner à son frère aîné la demeure du mas du Juge. On sent qu'il y laisse beaucoup de souvenirs et un peu de son cœur. Mais Maillane n'est pas loin, c'est toujours le pays, le village, ce coin de Provence, d'où la vue s'étend sur des Alpilles, où l'on sent la Crau prochaine.

L'inspiration n'en jaillira pas moins de la même source, malgré des manières différentes. Après le poème à la gloire de la terre, il écrira ceux à la gloire de la Race, de son histoire, de sa géographie, Calendal Nerte, la Reine Jeanne, le Poème du Rhône, etc. Le « muséum Arlaten » lui-même n'est-il pas un poème vivant où se trouvent rassemblés tous les éléments de la vie paysanne, jusque dans ses croyances et dans ses légendes?

Le temps chemine, Mistral coule des jours pleins de triomphe. D'autres en perdraient la tête. Les sollicitations lui viennent de toutes parts. Un siège au Palais Bourbon, un fauteuil à l'Académie lui sont offerts. Dans sa simple grandeur, il préfère à tous les honneurs la sérénité de l'existence quotidienne enclose dans ses horizons familiers.

*« Nostre village n'a pèr bàrri
Que si grand leio d'auciprès »*

À l'ombre de ces remparts, il passera toute sa vie.

Nous, paysans, qui envisageons avec angoisse la crise viticole actuelle, et regardant avec ennui les nuages couvrir de ciel; nous répétons souvent :

« il faut y être né, pour faire un métier pareil ».

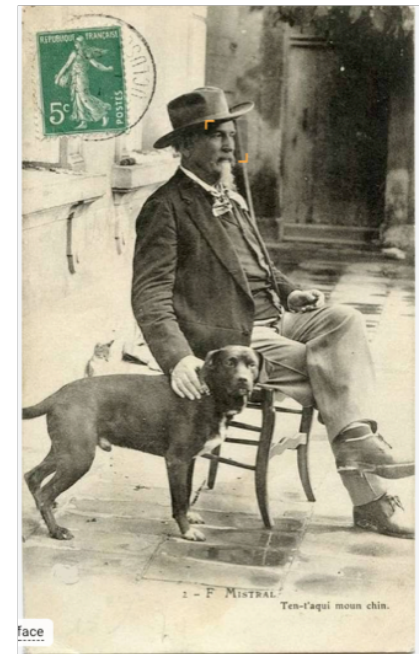
Y être né. C'est le seul secret de la persévérance paysanne. Le secret de la race.

Mistral dira avec une pointe d'ironie, sans doute : « Je fais partie du paysage, on me visite au même titre que les Baux, comme une curiosité naturelle ».

Ainsi apparaîtra toujours la grande figure du Maître dont le nom reste associé au sol natal, par la vertu ancestrale de la terre, où il est né, où il a vécu, où il dort son dernier sommeil, sous la « capuchon blanquinello » où sont gravés ces mots.

*« Non pas à nous, Seigneur,
mais à ton nom
et à notre Provence
donne gloire »*

Louis FOURMAUD
(Le Mistral, 21 août 1930)



Louis FOURMAUD

(4 octobre 1888 - 1^{er} juillet 1944)

« *Sang e vin counfoundu,
A la raço an baia li vertu dóu terraire.* »

C'est dans ce coquet et accueillant village de Marsillargues, dans une maison à deux étages sise sur le boulevard Bénézech, que naquit le 4 octobre 1888, Louis Amédée Fourmaud, fils d'Alfred Edouard Fourmaud et d'Emma Bonail, propriétaires terriens ; il est le deuxième enfant d'une famille de trois, entre deux sœurs : Emilie, née le 28 janvier 1887, et Cécile, née le 13 décembre 1894. Son prénom lui vient de ses ancêtres ; depuis 1650, date à laquelle il a pu remonter sa généalogie, il y a un Louis Fourmaud dans chaque génération, mais la lignée s'arrêtera avec lui car, à son grand regret, il n'aura pas de fils.

Après avoir partagé les jeux des enfants de son âge et fait ses études primaires chez le pasteur du village, Monsieur Sarradon, le jeune Louis entre au Lycée de Montpellier où de 1903 à 1905 il suivra les classes de troisième et de seconde. Ses livrets portent la mention : élève très méritant ; son désir : devenir vétérinaire. Le destin en décide autrement : survient la mévente du vin et ses parents doivent le retirer du Lycée pour l'envoyer cultiver les vignes ;

il restera un paysan. Mais le démon de la poésie le saisit ; après la journée, aux champs, de sa main calleuse il prend la plume et il écrira tout au long de sa vie. Dès 1907, il est chroniqueur au *Fanal* et c'est dans le numéro du 20 octobre 1907 que sont imprimés ses premiers vers en souvenir des inondations du Vidourle : *Vidourlada*.

*Vidourle, dans ton lit tu dormais en silence,
puis tu t'es soulevé comme un tigre en fureur,
ton flot s'est courroucé, tu n'as plus eu de cœur
pour ta rive où des fleurs imploraient ta clémence.*

.....
*Vidourle, redeviens tranquille pour toujours
murmure dans ton lit le chant de tes amours
enivré de parfums caresse ton rivage.*

Marsillargues, le 15 octobre 1907.

Au cours des années suivantes, sous le pseudonyme de L. Vidourles, il écrira dans de nombreux journaux taurins (1) où il publiera un grand nombre de poèmes dont voici quelques titres pris au hasard : « En Camargue, Au bord du Vistre, Vers l'hivernage, La Ferrade, En suivant les taureaux », et beaucoup d'autres, ainsi que des articles en prose sur les coutumes languedociennes. A cette époque il monte son cheval, Kroumir, et va vers les manades dans les prés du Cailar.

En 1908, c'est le Service militaire au 141^e Régiment d'Infanterie de Marseille et toujours la poésie l'accompagne.

En 1912, il épouse la jeune sœur du regretté écrivain Célestin Pontier, très connu dans les milieux littéraires montpelliérains. Mais la jeune fille est catholique et ses parents refusent le mariage ; la brouille durera jusqu'à la nais-

(1) *Provence, Languedoc, L'Aficion, Midi Toros, Midi Taurin, Le Torero, La Corrida, L'Echo de l'Arène, Théâtre.*

sance du premier enfant ; puis, la mauvaise humeur passée, tout rentrera dans l'ordre et la famille demeurera par la suite très unie.

C'est de 1913 que datent ses premiers vers en langue mistralienne. Aux Jeux floraux de Narbonne, il obtient une médaille d'argent pour « Gardianaio », groupe de trois poésies : « L'Embarrado, Cop de Fèrri, L'Embandido ».

Le 3 mai 1914, son foyer s'agrandit de sa première fille, Suzanne, qu'il ne retrouvera qu'à de brèves permissions car il restera sous les drapeaux du 20 août 1914 au 18 juillet 1919.

Il écrit alors :

Pèr ma manido, pèr ma Suza (2)

Ma drola, de l'oustau m'escrivon que vas bèn

Qu'as di : pa-pa, ma-ma ! que te trauca una dènt,

Que pèr lou courredou t'embandisses souleta.

.....

O moun enfant ! sas pas la doulour de toun paire...

Mai quouro la niò vèn, quand sus toun brès ta maire

En te crousant li man te dis : « Preguen pèr éu ! »

Sentes toun pichot cor d'ange que bat plus vièu.

Septembre 1916.

Pendant cinq années, au hasard des tranchées, entre deux combats, il exprime tour à tour la tristesse de ces heures sombres et l'espérance en la fin du cauchemar. Une correspondance s'établit entre les félibres de diverses régions et c'est un grand réconfort pour ces hommes qui souffrent loin de leur foyer ; chacune de ces lettres écrites en provençal leur apporte comme un rayon de soleil, une vision de leur cher pays. C'est l'époque de *La Gazeto Loubetenco*,

(2) *Cacalaca*, octobre 1916. Antoulougio Escoulario de Lengadoc.

L'Echo dóu Bousquetoun, L'Escolo dóu Boumbardamen, Lou Gal, Cacalaca, A boulet rouge. Enfin, le 11 novembre 1918, l'Armistice est signé ! Après une blessure, une citation, la croix de guerre, le sergent-major Fourmaud ne rentrera chez lui qu'en juillet 1919 après des mois d'occupation en Rhénanie.

C'est alors la période de l'entre-deux-guerres où il va déployer une grande activité. Janvier 1920 voit la fondation de « L'Escolo dóu Vidourle » et, dès lors, l'on verra souvent assemblés les noms de Vézian, Abric, Arnaud, Fourmaud. Le jeudi, jour de la grande course dans les fêtes votives, les réunit tour à tour à Gallargues, Lunel, Saint-Just et Marsillargues, autour d'une table où tout en dégustant les produits du terroir, l'on ne parle avec beaucoup de verve qu'en langue provençale.

Pendant une vingtaine d'années, de nombreux fidèles assistent chaque lundi de Pâques aux rendez-vous du « Pont-Romain » à Ambrussum et ceux qui participaient aux « acampado » du mois de décembre à l'Hôtel du Palais, n'en ont jamais oublié l'ambiance. Cette époque marque pour Louis Fourmaud son ascension dans le Félibrige. En 1920, il est félibre mainteneur ; le 5 juin 1927, à la « Santo-Estello », il est nommé maître en gai savoir ; le même jour, il reçoit différents prix dont trois médailles de bronze et une édition originale de *Calendau* offerte par Mme F. Devize pour être décernée à un poète du Languedoc. C'est également en 1927 qu'une pièce en un acte, *La Doumestico*, est créée avec succès à Paris par le groupe du Théâtre Provençal qu'anime Nicolas Lasserre.

Le 13 août 1921, naît à son foyer sa deuxième fille : Mireille. Son baptême, le mardi 4 octobre, pendant la fête votive qui avait lieu après les vendanges, est l'occasion d'une réunion de félibres amis et de l'éclosion de nombreux vœux en vers provençaux.

Tout en cultivant ses vignes et en écrivant dans de nombreux journaux et recueils félibréens (3), Louis Fourmaud devient en 1928 collaborateur au *Petit Méridional*. Défenseur de la viticulture, ses « Propos d'un Paysan » sont très suivis et appréciés de ses lecteurs comme en témoignent les nombreuses lettres reçues. Il y publie également des contes et nouvelles sur les mœurs et coutumes méridionales. En 1933, il est nommé officier d'Académie ; en 1937, chevalier du Mérite agricole. Il est tour à tour président de la Cave coopérative, alors la plus grande d'Europe, directeur de la Distillerie coopérative, secrétaire d'assurances mutuelles locales et du Crédit agricole, ainsi que de la Confédération générale et du Syndicat du Vigneron du Sud-Est ; il collabore à son journal ainsi qu'à Mutualité et Coopération. Par ailleurs, il a été président du Club taurin « La Sounaïa » et du « Brochet Vidourlais ». Parmi toutes ses activités, il ne faut pas oublier *L'Echo du Vidourle*, la feuille lunelloise qui avait à l'époque un immense succès et qui a publié, semaine après semaine, une grande partie de son œuvre et surtout les chroniques du « Vidourlen de Semana » et « Li Pouchoun dau Ficheiroun ».

Le temps passe et le père est heureux le jour où Mireille, devenue jeune fille, revêt le costume de « chato ». Désormais, elle l'accompagne dans toutes ses sorties, des agapes amicales à l'appel de Monsieur et Madame Pommier, sous les pins de la Tour de Farges, aux « Fèsto vierginenco » aux Saintes-Maries-de-la-Mer avec la « Nacioun Gardiano ».

En 1932, le Vidourle en crue rompt ses digues ; sa maison est inondée, sa bibliothèque endommagée. Il y perdra, entre autres, le beau livre de Jeanne de Flandreysy et Gas-

(3) *La Gazeto Loubetenco*, *Lou Gal*, *Cacalaca*, *La Coupo*, *La Campana de Magalouna*, *Calendau*, *Prouvènço*, *L'Armana prouvençau*, *Marsyas*, *Era Bouts dera Mountanho*, *L'Antoulougio Escoulario de Lengadoc*, *Flourilègo de la Nacioun Gardiano*.

ton Bouzanquet, *Le Taureau Camargue* (Edition 1925), qu'il n'avait pu acquérir qu'au prix de gros efforts.

En 1939, sa fille aînée se marie et l'année suivante une fillette naîtra à son foyer. Mireille est ravie de cette petite nièce qu'elle va pouvoir choyer tout en songeant à son propre mariage. Hélas ! à peine quatre mois plus tard, le 28 décembre, elle sera enlevée en quelques jours à l'affection des siens à l'âge de 19 ans, par une brutale maladie. L'hiver fut très rigoureux cette année là et c'est sur la neige gelée que se déroule le long cortège qui la conduit à sa dernière demeure. Le coup est rude pour le poète. Tout à sa douleur, il va faire construire un tombeau où figureront les emblèmes de ce qu'ils ont aimé : au centre de la pierre tombale, il fait graver l'étoile à sept branches encadrée par deux médaillons de marbre où sont sculptés sur l'un, un profil de « chato », sur l'autre, une cigale. Deux tridents complètent l'encadrement ; sur le devant, deux urnes sont destinées à recevoir des saladelles.

Sur la pierre, sous l'étoile, on peut lire :

Dins si « vint » an èro Mirèio.
(*Mirèio*, cant I),

Pèr un dòu coume aquéu es pas proun lou ploura.
(*Mirèio*, cant XII),

La jeune fille n'est pas morte ; elle dort !
(Saint-Mathieu, ch. IX, verset 24).

Et puis son désespoir immense, il va l'exhaler dans des vers d'une acuité douloureuse, insoutenable, dans son livre, *Doulour de Paire*, dont tous ceux qui l'ont lu en ont eu la gorge serrée et ont senti les larmes mouiller leurs paupières :

Morto es Mirèio, ma chatouno,
E dins si bèu des-e-nòu an

Coume uno roso que boutouno

Ero facho pèr li poutouno

L'ai perdudo, èro moun enfant !

Leissas-me la ploura ma Mireiouno morto...

Leissas, leissas mis iue s'ennebla de mi plour...

Jamai counsoulacioun, jamai sera proun forto

Pèr vueja de calamo au dòu de moun amour.

O ! Diéu ! soulajo ma soufrèngo

Segnour regardo ce que siéu

O ! Diéu ! agues pieta de iéu.

Aro ma pauro enfant me fau claure toun libre

Mai coume moun amour, toun dòu m'es eternau

E ta plaço es toujours marcado dins l'oustau

Ounte l'ombre a vela l'Estello di Felibre.

Cependant, la vie continue et le seul réconfort qui peut apaiser son âme endeuillée, c'est dans sa langue mistralienne qu'il le trouve. Le 24 mai 1942, il est nommé majoral du Félibrige avec la cigale d'Aquitaine, mais ce n'est que l'année suivante qu'il ira assister à la « Santo-Estello ».

« ... Vautri que sabès mis esprovo, coumprendrès pèr que venguère pas eici l'an passat e pèr que n'ai agu tant de peno en fasènt esfors pèr veni aquest an...

« Vaqui la Coupo... Vei sabe qu'ai proun counsacra ma vido au Felibridge pèr aguè daverà lou dre de béure aqui ounte an trempa si labro li pur dintre li pur.

« Tene la Coupo dins mi man... Bevé à l'aveni dóu Felibridge que tens dins sa dóutrino l'aveni d'un pople libre. » ...

Nous sommes en 1943, en pleine occupation allemande. Louis Fourmaud écrit toujours ; il semble remonter le cou-

rant ; il s'intéresse à sa petite-fille qui a 3 ans ; un jour, il va voir une « embandido » car sa « fe » demeure vivace, sa famille reprend espoir. Mais en avril 1944, il est saisi par ce mal implacable qui terrorise encore aujourd'hui, et il s'éteindra le premier juillet après trois mois de grandes souffrances.

Les Allemands viennent d'interdire toute sonnerie de cloches et celle du Temple n'annoncera pas à la foule assemblée pour ses obsèques que le poète est parti vers les Alyscamps de Dieu rejoindre sa Mireille chérie.

Homme de devoir, tout dévoué à sa famille, protestant, républicain convaincu, disciple de Mistral d'une honnêteté scrupuleuse et d'une grande sensibilité, tel fut l'homme qui a consacré sa vie à l'amour et à la défense de sa langue, de son terroir, de ses coutumes et de ses traditions.

Depuis le 23 juin 1957, la rue où il a vécu porte son nom et on peut y lire :

CARRIERO LOUVIS FOURMAUD,

MAJOURAU DOU FELIBRIGE,

1888 - 1944

Dans la 2^{ème} moitié du vingtième siècle, il y avait beaucoup de soirée du « gâteau des rois. »

Bon nombre des participants récitaient des poèmes, chantaient des chansons, ou bien disaient des contes ou des histoires. Pour un bon nombre, c'était toujours les mêmes qui revenaient. La soirée du gâteau des rois de Marsillargues était une des plus réussie.

Gardianaio

L'EMBARRADO

Bon matin li gardian soun partis à chivau
Tres courso fau mena en travès l'encountrado
E chasco fes dubran rèveni dins li prado
Faire un autre triado e de vaco e de brau.

Au vilage li gens soun quilha dort l'entrado,
De vèire s'avança li biòu ço ié fai gau
Li jouvènt i gardian pourrien douna de mau
Pèr faire au proumié cop uno bello embarrado.

Lou baile au camarguenc fai tasta l'esperoun
E subran, manéjan l'aste dau ficheiroun
Targueja lou cimbèu di pounchoun de soun fèrri.

Biòu negre e chivau blanc abriva, boumbissen
Traucon dins la carriero e puèi tóutis ensèn
En viran lou cantoun s'embourson dins lou cièri.

Jonquet avait l'habitude de réciter au début de la soirée « L'embarado » et à la fin « L'embandido. »

Bien entendu tous les participants criaient, comme pour faire échapper les biòu. Un jour les cris furent si importants que Jonquet ne put termine de dire le poème.

Il était alors en pleurs car dans l'assistance il y avait la fille de Louis Fourmaud.

Gardianaio

L'EMBANDIDO

A chivau, à chivau, li biòu soun dins lou plan
Li jouvènt an leva li dernièro traveto.
Dins la carriero es plen de mounde, zóu ! avan !
Autramen nous farien escapa li vaqueto.

E dins la broufounié, li picamen de man
Subre si blanc chivau, li gardian embandisson
Lou simbèu abriva sèmpre tiran davan
Tandis que li biòulet pèr peno lou seguisson.

Zóu de cop de calos, de fèrri, d'esperoun,
Zóu, zóu, nous fau trauca la foulo que brassejo
Aviso, prenguen bèn lou camin au cantoun
Aviso d'aquéu brau pèr cousta que testejo.

Dins la carriero ansin débanon puèi i pra
S'agandisson plan plan, e la niue qu'es vengudo
Fai dis estello d'or espèli la clarta
Subre lou groupe las que s'en vai à la mudo.

Louis Fourmaud écrivait de nombreux articles que ce soit en français, Languedocien ou Provençal dans l'Écho du Vidourle, Le petit Méridional... (Sur la vie de Marsillargues, l'agriculture la tauromachie.)

Il y avait une complicité avec Alphonse Arnaud dans l'Écho du Vidourle, ils écrivaient des articles qui semblaient être polémique, mais c'était très certainement pour intéresser les lecteurs.

Articles signés Louis Fourmaud, Lou Vidourlen de la semana, Ficheiroun

Au sujet de la « cocarde » Une réforme à faire

Voici revenu la saison des fêtes et des courses de taureaux de village. Le modeste crieur public s'est déjà transformé en héraut, prêt à donner l'ordre de la première sortie, au son de sa trompette... Et là-bas, dans les près du Cailar, les manades ont rejoint le pays estival et broutent l'herbe rare des Mauvinèdes. Trois, quatre, cinq manades, se partagent les clos nouvellement fauchés, à peine débarrassés de leurs fourrages. Bientôt sur les bords du Vistre, les foules joyeuses danseront entre les chars à bancs, tandis que les gardians trieront les taureaux pour les courses.

D'ordinaire, c'est le 13 juillet qui donne le signal. Ce jour-là les près sont animés. Et, partout où il y a des manades, aux marais de St-Just comme aux près du Cailar, les aficionados se retrouvent dans un branle-bas général.

Hier, c'était Lunel, demain St-Nazaire de Pézan, après demain St-Just, Le Cailar, Beauvoisin ; plus tard Lansargues, Saint-Laurent d'Aigouze, Vauvert, verront défiler sur leur place, les plus beaux spécimens de la race camarguaise. Après les vendanges, Marsillargues, Aimargues, Aigues-Mortes continueront la série qui se terminera par la fête de Gallargues, la semaine de la Saint-Martin. Combien parmi toutes ces courses résulteront mauvaises ?

Je ne veux parler ici que de la course proprement dite, laissant de

côté les « abrivado », les « embandido », les « escapado » et tous les à-côtés de la fête. Bals, concerts, etc.

Ainsi, avec quelle monotonie se dérouleront nombre de courses de vaches plus ou moins primées ?... Les amateurs de razet sont si rares, que personne ne passe plus devant la bête la plus inoffensive. Songeons-y !... Si nous voulons nous amuser aux courses de village, avant tout formons des razeteurs ! Je m'empresse de diviser ces derniers en deux catégories : la première, dont je n'ai pas à m'occuper ici est celle des professionnels, la deuxième, celle des amateurs.

Si dans toute fête, il y a une ou deux courses spéciales réservées aux professionnels, il y a aussi, et elles sont les plus nombreuses, les courses ordinaires qui ne peuvent convenir qu'aux amateurs. Ce sont ces courses-là qui tournent à la monotonie. Il est un fait avéré que les razeteurs d'occasion manquent !

N'incriminons pas nos jeunes gens ; ne les accusons pas de préférer le ballon rond au jeu de l'arène, ne mettons pas en doute leur foi taurine... Mais nous serions bien exigeants si nous leur demandions de s'exercer à un jeu qui ne peut leur rapporter aucune récompense, tout en ne développant pas en eux la volonté de vaincre.

Pourquoi nos jeunes gens razèteraient-ils, puisqu'il leur est impossible d'enlever une cocarde ?

Au diable le bout de ruban avec trois mètres de corde incassable. C'est pourquoi, et j'en fais le but de cet article, la demande aux organisateurs de courses de village, cap de jouvent, municipalités, de tenir compte de cette difficulté et revenir pour les courses réservées aux non professionnels à l'ancienne cocarde cousue sur du carton, enlevable à la main.

Une bête commode se présente, elle est sans vices, à peu près inoffensive ; le système actuel ne permet pas qu'elle soit décocardée, autrement que par un professionnel, car il n'y a pas un jeune homme qui possède des crochets et pour cause ; non seulement il ne saurait où s'en procurer, mais encore, nul père de famille à l'heure actuelle au point où

est tombée la course libre ne voudrait en tolérer dans les mains de son fils de dix-huit ans.

Ici, comme ailleurs, le professionnalisme a tué l'amateurisme.

Si au contraire, la même bête sort avec sa cocarde enlevable à la main, une stimulation se produit. In premier passe ; un deuxième ; des prouesses s'offrent sans dangers ; l'honneur commande ; c'est spontanément qu'on lui obéit. Et là-bas sur quelque coin de charrette ou d'amphithéâtre une jeune fille attend la cocarde. Le flot de rubans sur le front de l'encorné n'est plus inaccessible. Que faut-il pour l'y prendre ? Un peu de sang-froid un brin de courage. Les parents ne gronderont pas, le soir, parce que tout se sera bien passé. La petite fiancée dont le cœur aura un instant frissonné d'angoisse sera heureuse. Longtemps, bien longtemps, et surtout quand le bien aimé sera soldat elle regardera ce trophée, souvenir des beaux jours et des heures de liesse.

Je ne sais pas si cette réforme plaira aux gardians ; le placement des cocardes ne sera pas je suppose plus pénible, mais il sera nécessaire de les faire fabriquer à l'avance.

Si nous voulons conserver aux courses de village l'intérêt qui s'y attache, cette mesure s'impose.

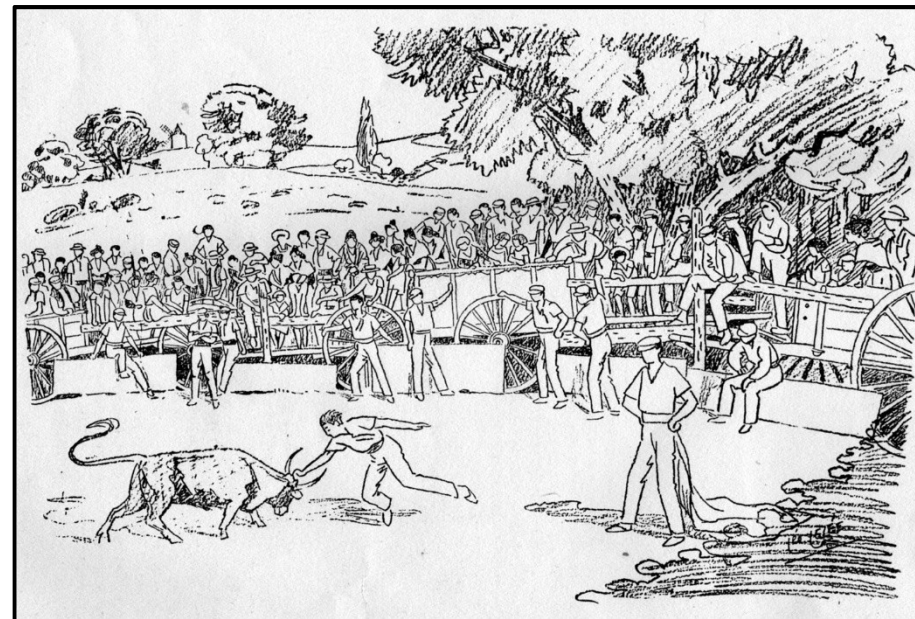
N'avons-nous pas vu quelques fois les aficionados se surexciter pour une cocarde coupée, parce que, dès lors, à la portée de tout le monde ?

Nous nous plaignons souvent de ne pas voir beaucoup d'apprentis dans nos places. Depuis la guerre l'art du razet n'est pas revenu à son point. Si nous voulons qu'il y ait encore de beaux jours pour la course libre, n'hésitons pas à donner aux jeunes les moyens de se former.

Puissions-nous applaudir aux prochaines fêtes du village à la réalisation de l'idée qui m'a été inspirée à moi-même par de nombreux adorateurs des courses de village et par des razeteurs d'avant-guerre, désespérés de voir se perdre de plus en plus un sport aussi noble que tous les autres et qui de plus a le mérite d'être par-dessus tout méridional.

Ficheiroun

L'Écho du Vidourle N°392 du 25.07.1926



Course libre à Fontvieille par Léo Lelée

La Lenga d'Oc à l'Escola

Ni blus, nimai blancs,
nimai rouges, res que de
Miejournaus.

Es à força de picà sus la dalha que se baila lou bon dai ; serà à força de raba-chà las causas que dintraran dins la cabessa dau mounde.

Quant de papafards s'es pas mascarats pèr tratà la questioun de la Lenga d'oc à l'Escola ? Souventas fes s'es fach apèl as cors elegits qu'an toutes quasiment respoundut pèr lou mudige. Pamens sentissèn qu'es pèr eles que poudèn lou pus lèu arribà à nosta toca.

En general las enstituciouns particulieiras estent pas counsacradas pèr lou goubèr jouïssoun pas de la renoumada populària. Cau dounc èstre emé lou goubèr pèr agudre satisfacicun. .

E s'èra nautres lou goubèr ?

Un das darniès numerots dau Gal rapourtava lou vot das estudiants de Mount-Peliè demandant que lous Counsels generals instituïgoun de cours pèr l'estùdia de la Lenga d'oc. Lou Counsels

generals an ara outra causa à faire : preparoun sas eleciouns.

Aici n'en vole veni... Cau faire de proupaganda poulitica. Causiquen nostes candidats, esigen de Miejournaus de raça, e s'arriban à n'elegi quaucun serà nautres qu'auren lou goubèr. Alors metren la Lenga d'oc à l'escola ; l'auren se dins nostas coumunas sèn lous mèstres, l'auren se sèn 'ous mèstres dins nostes cantouns, se sabèn aproufichà d'aquel tros de papiè pèr nostas libertats, se sabèn usà de nostes drechs pèr coumpli nostes debés.

M'anàs dire que seren pas prou noumbrouses pèr agudre lou triounfe ; seriè trop bèu s'arribaven dau premiè cop ! Una fes saupran qu'esistan, una outra fes nous coumtaren. S'es pas dins ioch ans, serà dins douge ou sege ; sièi segu qu'arribaren. Auren mai fach dins sege ans pèr la reüssida de nostes proujèts que dins cinquanta ans de felibrige mau ligat.

Aquela unioun sacrada qu'a fach flòri en França quatre ans de tems, serà pas impoussibla en terra miejournala. Lous

Aquela unioun sacrada qu'a fach flòri en França quatre ans de tems, serà pas impoussibla en terra miejournala. Lous jouvents miejournaus que toutes coutria an voujat soun sang pèr la mèma Causa restan units, countùniaran dins la pas l'acioun que fasièn sus lou prat batalhè. Era bon pèr lous vièls felibres de se charpà pèr de doutrinas ; l'oura es venguda, un pople nòu vai espeli, en Prouvença couma en Lengadoc e en Gasconna. En avans !

M'adrèsse à vautres, lous jouines dau Gal, dau Secrèt, de la Coupo, à vautres tamben das Reclams, de Cacalaca, de Prouvènço ! M'adrèsse à vautres que bailejàs cadun una regioun e que sès capables en boulegant la questioun de la faire reüssi segound las esperanças miejournalas.

LOUVIS FOURMAUD.

A las Armadas, 26 de decembre 1918.



La Contes de l'Echo du Fidèle. —
Une Nioch...

Come passavian davant lou mas de la Fougassa ausiquen la tanta, Nanoum que menava un chofaret espaventable. « Tai-ten gusa, cridava, que te veque plus; vai lou retrouva toum saupant de gardian; filha de pau, filha de ren... ».

Teguen sousti d'ou mas una bella droia que poudie aquedre des e set a des e vruhan e que souscava coum'una Madalina en s'assugant leis iol me toum rentan. « Te qu arriva Nanoum, cridère, semblas gare contenta ».

- « T'es pas, me faqui, aquela manida qu ai pris toute jouina à moum service e qu'ara vai courri la nioch em Sabran, lou gardian que de longa festeja dins lei vilage à la reserva de toute lei panturta. Ho. n'en sabe bonta, anas, que moum pichot jan me n'en dis mai d'una; t'en es el qui a trouva Nourada aier au sèr, à des oura, charrant em' un ome. S'co aco d'oure pèr estre defora, e dire que moum pichot tant brave savie amoureux d'aquela garça? Aussi que s'en ane e que n'ausique plus parla... ».

- « Ome, calmas vus, diquère à Nanoum, sabio bèn que fòu que jouinssa passe; lei garçons soun pèr lei filha e lei liha pèr lei garçons... ».

Mai la tanta s'embarre dins la cuisine e en perseguint noste camin l'entendeguen encara que roundinava e repoutegava.

Fes se passava bon matin, à la levada d'ou jour; sian parti tres pèr ana cassa sus l'estang e lou sourel semblava voude fougna. Nanoum avie mei Nourada à la porta au saut d'ou li, sensa espèra d'explicacions de la pichota. Teguen la pauva filha obloncha alin sus lou caminet genbu ointe lei tamariusa espoussavoun

2/

l'ègaze de la nelta. Hantè viren à garcha e nous enfournen pèr un levadoum au mitan de la palus en gagnant l'estang lou plus lèn possible.

Jus'qu'à Mijour tout ane bèn; avian tua un coule de canard, de col-vert, ras de la canalista; qu'auqui fouca èroum dins lou sa, un pièltaire desala era tomba dins lei saut e lei cairela ointe lèi chin l'aven aganta. Sian content de naitri e nous asseten au sèr pèr faire omour à la biassa e au bon vin qu'avian pouta.

Fout en mastegant restan pas lou ciel que se cargava, de gros nivoulas baroulavous precha terra; un cop de levant s'announgava; pas pèr t're.

M'en aperquère lou prumier.

- « S'es avis cridère, qu'aven just lou tems de fout recata e de gagna au plus rede la cabana de pescaire que rese alin se voulen pas aquedre nosta trempa ».

Ciguen lèn fa, car adeja lei tron petavoun; l'aurassa courrie sus naitri; d'ian durbissen lou cel... Come avianien à la cabana, lei prumie degout cabussavoun... Charièu lou pescaire nous diquè:

- « Mei emi arrivas à tems, crise que n'en vai faire una... ».

S'origa tombava à b'ò, una raissa espèrava pas l'autre, tout fumgava, pèr la fenestre entredada restan l'estang desmonta anbouva d'ersa coumà una mar en broulounie; lei rause sillavoun dins la palus..., lei frai d'ou levadoum gingondlavoun..., pèr moumen de branca petavoun... la natura èla mema idoulava..., e dins la tempesta descadenada semblava que la cabana anava estre enpoutada pèr un repoutèr, coume un garberoun de paia... Charravian pas; tems en tems em de naitri avançava la testo, regardava se rese pas lèva lou tems, se pareisse pas una luseda... mai lei niva bariclavoun que plus negra e plus sournè...

« N'avien una nich, faqué Charabêu, lou fidoula coufla, se l'aiga monta foudra agouta l'estable ».

Se fe, quand fugue nich lou marrit tems vengue plus violent, à la lussor dis niau vestien d'alibura les aiga; l'estang carejava de mata de joune e de rastagaqua... bastiquen un bastardel de terra davans l'estable en contra-bas. Talis pas pensa d'atuba de fio qui emé lou cop de vent la cabana de saque aurie pousu flamba; plega dins noste bernous, chauchiaran dins l'aigatira que degoutava dou teulé. Per fis sourliavian in mosta, trouvarian longaruda aqueli oura de la nich... l'assekavian sus de garba de triangle o ben sus lou lie d'ou pescaire, brave ome que n'avié ris de sieu; quand avian fri nous levavian e anavian aduja un pau à Charabêu qui en una bafia tirava l'aiga que filhava dins l'estable. Destimbourla pèr l'aurge avian d'afous decoubliè la sina d'ou matin oute Nanoum avé charpa se serva; savan pas alors que noste ote ira lou paire de Hourada...

Tari un briu ou l'aquis avé marca mieja-nich; quoterie amiguen en travès d'ou bramadis espraious de la tempesta un brut que nous faqué toute ~~trassana~~ tresana; reconnoissian lou galop d'un cheval, entendian lou ressem de sei bata pitant dins la fanga que giclava en s'escachant à l'entour d'el. Obanden la porta e dins l'escurisina sauvage que tapava tout, destriben una ombra que cridava:

- « Charabêu, oute es ta fiha ? »

Tout è una lou gardian Sabran, car era el, debant en portida l'istouera d'ou matin. Ivi saupé pèr un pastre, que soum amiga avé quita lou mas de la Fougassa; n'acusava la jalousia de Jan, lou fiu de Nanoum:

- « O! aquel daqui, espèz, tartara lei pounhoum de noum ferre... ».

- « Ma fiha... ? I es donc plus au mas esclat Charabêu estabourdi, ... oute la trouva 'me lou tems que fai, ... d'aquest' oura... Embarra toujours toum cheval... ».

Lou Camarguene Flam era resta davans la porta, bagna de dussor, bagna de pigja, engaramacha de bouva negra que ~~lou~~ ^{l'}escalava fin qui à l'esquina

- « Lou fidoula a creba, lou fistre es vengu, ... toute la plana es toute l'aiga e lou canal tira plus... oute ana cerca dins la nich... ? »

L'ou gardian vivava e revivava:

- « Quel messougué de Jan, quau saup de que i'a di à sa maire... Per ieu... ? l'agudre remandada d'ou mas... fou que me lou paques traie d'ome... Ah! Hourada! Hourada! me la baieras, diga, Charabêu, quand l'avry retrouvada... ».

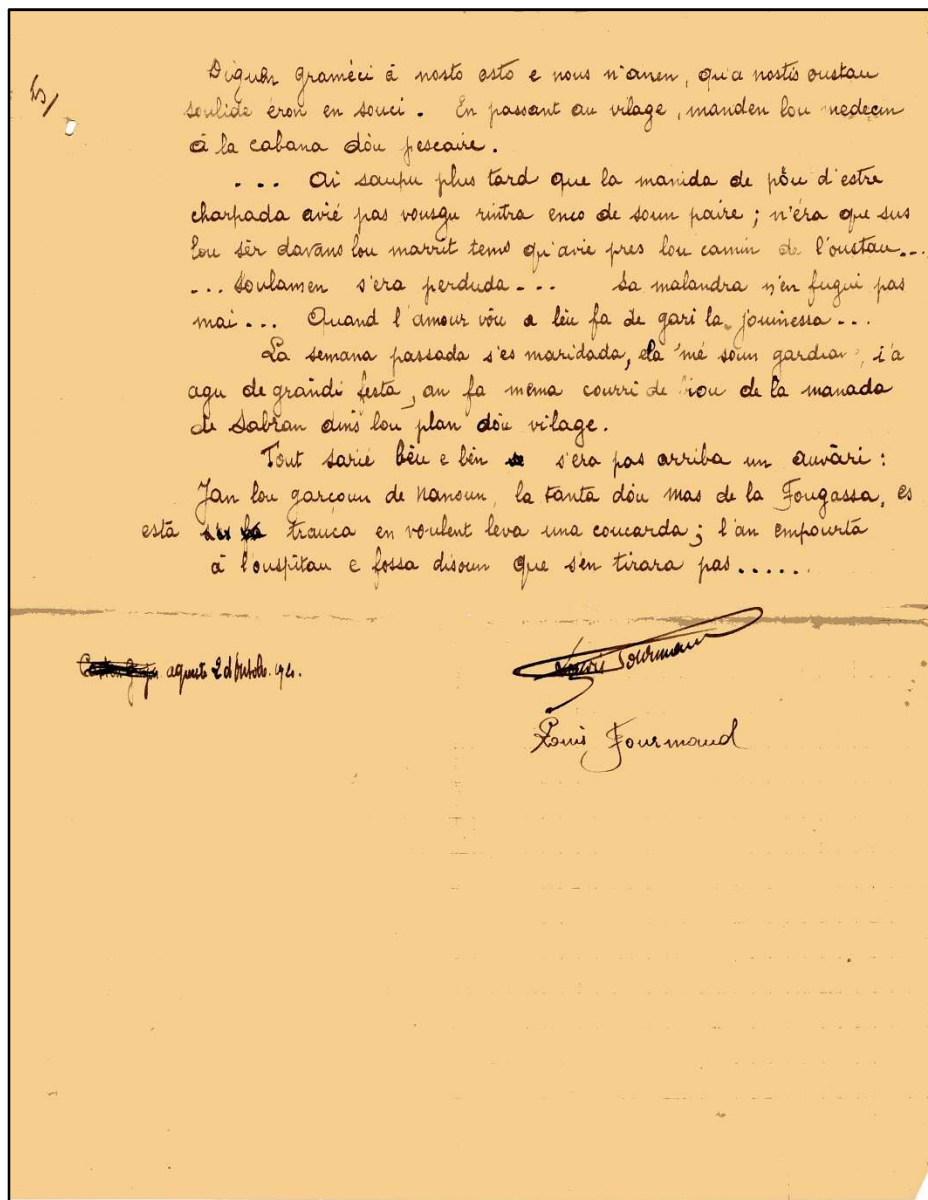
- « Sei fiha bousin bin de souci, branlé la testa lou perava; vòu mai un rafi qu'un gardian qui a un miste mens assegura; mai s'es soum boum de te voudre; vai te la baie... Seu estre anada au vilage, à la sousté enco d'anya... ».

- « Fi passa au vilage e res la vista... ».

La doulença e la douleur se legiosien sus aqueli dous ome. Nauts qui avian vist la fiha en lagrima lou motiu regretavian de pas aguedre parla, mai quau sabè...

Un grand silence s'emplané dins la cabana; quau poudrié despègni lis anei e lis estrancins que nous carcéneroun jusqu'au matin, comme languissian de s'estre an aquel matin... Jamens arrivè... En l'aurge s'apatiné e la calama s'esperlonguè sus leis expandida cleis aiga...

Nous esparhaien dins la palus, sequiquen lei levada e lei camin aut. Sabran que s'era embandi à cheval nous fassé signi. Dins una droia, soute un tibanich abandonna; à mita cubota pèr l'aiga, trempada de portout, la testa à rire dins la fanga, la cabladura destrenada era ajassada estavanida Hourada, soum amoureuse... S'emportè dins la cabana e quand fugue ben coudejada e ben tapada, ~~la~~ flambada emvironada de flassada, la droie revenguent à ela, en lou venguent, i'e souvignè...



Marsillargues, hommage à Louis Fourmaud